

## Le Souffle d'Ortolan<sup>1</sup>

Un rai oblique soulève la poussière et la fait danser dans l'obscurité de l'écurie. Il fait jour depuis plusieurs heures dehors mais le peu d'ouvertures du bâtiment y maintient une semi-nuit permanente. Il faut un temps pour habituer l'œil à cette atmosphère terne et dense. Le temps d'écouter les piailllements des oiseaux dans leurs nids, les pas pressés et griffus des souris dans les poutres du grenier à foin, et le temps d'écouter ce foin mastiqué par des dizaines de bouches appliquées.

La fourche est restée plantée dans l'énorme botte dépiautée au centre de l'allée des boxes.

Tout est figé. Même l'incessant va-et-vient des hirondelles qui nourrissent leur nichée une graine après l'autre, une goutte après l'autre, ne semble en rien brusquer la marche du temps.

J'attends que mon cœur et mon sang ralentissent, et quand je suis au tempo des bêtes, je me dirige vers son boxe, lentement.

Hier je l'ai monté et ce souvenir me pétrifie. Il a eu peur, il a galopé en tous sens et je suis tombée. Nous sommes rentrés chacun de notre côté. Je l'ai retrouvé devant l'entrée de son pré, heureusement loin de la ferme et je l'ai dessellé sur place, toute tremblante, avant de rentrer comme une voleuse.

À la porte du box, je le salue d'une voix proche du hennissement. Puis je m'adosse et j'attends. Je simule la décontraction alors que mon cœur semble vouloir sortir de ma poitrine.

Pour contenir mes émotions, je respire.

Le cheval a une odeur d'herbe. Pas celle du gazon que l'on vient de tondre, mais plutôt celle des prairies de fin d'été, sèche et cassante ; celle qui croustille sous la semelle, pique le pied nu et grouille d'insectes sauteurs. Elle n'est plus sucrée et grasse comme au printemps, elle sent la terre dure et sévère. On ne suçote plus le brin vert tendre tiré de sa gaine, on casse une paille poussiéreuse et brûlante

---

*<sup>1</sup>Toute ressemblance avec des personnes existantes est pure coïncidence. Les personnages ont été entièrement inventés par l'auteure. Toutefois certains prénoms sont plus inspirants que d'autres... (NDA)*

pour se curer les dents.

L'écurie sent cette chaleur végétale et la poussière fine comme du sable aussi. Collée aux poils par une sueur exhalant l'herbe digérée. Seule l'urine donne une pointe acide à ces vapeurs lourdes.

Un instant infiniment long se déroule en un clin d'oeil. Là, un sabot cogne contre une planche, plus loin un souffle expulse l'air par des naseaux vrombissants.

Il a mâché, respiré, bu, puis passé sa tête par-dessus la porte du box, à la hauteur de mon épaule. Mon cœur qui s'était apaisé tempête de nouveau – est-ce qu'il m'en veut ? L'air de rien, je lui parle avec des sons, des mots de cheval, juste des vibrations.

Il replonge dans son antre sombre et ressort la bouche chargée de ces longues tiges croquantes qu'il mâche seize heures par jour. À côté de mon épaule, il mâche et moi je respire sa vie.

Ortolan a le nom et l'agilité d'un moineau, mais sa couleur et sa fougue sont celles d'un fauve. Le feu s'étale sur tout son corps en un pelage fin. Je caresse son encolure sans le regarder, mes doigts glissent entre les poils en les soulevant par vagues onctueuses. Sous sa peau épaisse frémissent les muscles qui luisaient hier, bandés par la peur et brillant de sueur. Me fait-il encore confiance après ce qui s'est passé ? Se souvient-il de l'envol des canards dans le ruisseau en contrebas et de la terreur qui s'est emparée de lui ?

Il mâche en cadence. La Terre peut s'arrêter de tourner, les volcans peuvent entrer en éruption. Il mâche à ma gauche pour l'éternité.

Une légère torsion de tête me permet de regarder son œil. Je plonge dans un lac de pétrole. Des lueurs bleues et une étincelle blanche venues du rai de lumière luisent dans sa densité opaque. Un lac profond. Il n'y a plus trace de la paupière cernée de blanc ni du contour de l'œil injecté de sang qui m'ont effrayées hier quand je me suis retrouvée à terre et lui ruant au-dessus de moi.

Dans ce miroir sans fond, je vois mes émotions, pas les siennes. À cet instant précis, il cligne sa paupière et bave sur mon épaule le doux jus de son foin mastiqué.

\*\*

Dans son œil noir et impassible, je me vois. Je me déteste. Mes traits sont lourds, ma peau est grasse depuis deux mois que j'ai mes règles. Il était temps à seize ans. C'est à cause de mon surpoids et de ce que j'ai vécu a dit Roselyne. Les règles je m'en fous, c'est juste une saleté de plus qui sort de mon corps.

Je me vois dans son œil mais c'est pas moi que je veux voir. Je voudrais savoir s'il m'en veut pour hier. Heureusement, il ne dira rien. Il ne racontera pas à Roselyne que je l'ai monté quand-même. Il n'a pas l'air de vouloir me mordre, il reste près de moi comme un ami alors que j'ai failli nous tuer hier. Tous les deux. Pour monter en cachette, je l'ai emmené sur l'ancienne voie ferrée. Je sais que c'est dangereux, les rails glissantes et la ferraille qui traîne. Mais c'était pour être tous les deux, sans personne, sans Roselyne. Au fond c'est sa faute à elle aussi. Je la déteste.

Je me vois dans son œil et j'entends Roselyne avec son accent du Sud-Ouest, gras comme ses canards, gavé comme ses oies. C'est faux qu'il est chantant cet accent, il est grossier. Il cache la misère intérieure comme les champs de maïs masquent la mort de la terre sous les jets d'engrais chimiques. Elle m'a interdit de monter Ortolan, Roselyne, à cause de mon poids. Je la déteste, elle et son foyer expérimental pour adolescents, elle qui veut nous rendre bien civilisés avec sa ferme et ses bêtes. Elle est pas nette en vrai. Genre je suis généreuse et ensuite elle me casse mon nouveau départ dans la vie en m'interdisant Ortolan.

Je me vois dans ton œil, Ortolan, c'est un cauchemar. Pourquoi toi, tu ne me détestes pas ? Quand je suis arrivée ici l'an dernier, toi, tu ne m'as pas rejetée comme les gens le font tous. Tu ne vois pas que je suis faite pour être abandonnée, frappée, déplacée de foyers en familles temporaires ? Tu ne pouvais pas me laisser dans ma merde ? Maintenant je suis obligée de rester là avec toi et de faire des conneries pour toi. Au final, ça fait chier d'avoir un ami.

Je me vois dans ton œil et j'ai envie de te frapper, tiens ! Comme la directrice du foyer de Charenton qui m'a envoyée là, au fin fond de la France, loin de tout, je sais même plus pourquoi. Ah si, je l'avais traitée de conne, juste ça, conne, et elle en a fait tout un plat. Ou peut-être que c'était à cause des cachets que j'avais

avalés, à l'infirmerie. Je voulais vraiment en finir, je te jure, mais j'ai pris des protecteurs gastriques. Cinq tubes. Et voilà, non seulement je suis pas morte et en plus j'ai été constipée pendant deux semaines. Double peine.

Tu t'écartes de moi, tu repars dans ton box. L'air n'est plus si doux sans toi, la poussière me bouche le nez. Ça pue la crasse, c'est sale ici. Les toiles d'araignées hébergent des veuves noires et des rats gros comme des teckels frayent entre mes chevilles. Reviens, Ortolan, c'est juste pas possible sans toi.

Tu reviens. Tu entends mes pensées. Je peux le dire à personne, personne me croira. T'étais allé chercher une nouvelle bouchée de foin. Tu mastiques. L'agilité de tes lèvres est surprenante, pas un brin ne tombe. T'as même pas de mains. Une fois j'ai essayé de manger des spaghettis sans fourchette, le carnage...

Son œil encore. Son œil toujours. Il est là et m'absorbe sans que je puisse voir où il regarde vraiment. Il me rassure, il me fait peur. Parce que maintenant j'ai quelqu'un dans ma vie, et riez pas que ce soit un cheval.

Il y a huit mois j'avais personne, que dalle. Le jour de l'accueil des nouveaux au centre, on était trois : deux gars que je connaissais ni d'Ève ni d'Adam et qui me revenaient pas, et moi. Roselyne nous avait placés au centre du manège, comme trois quilles débarquées de la ville, raides et braqués contre tout. Puis elle avait fait entrer les chevaux. Un des gars, gringalet en jogging synthétique a beuglé qu'elle était folle de lâcher ses fauves, qu'on allait se faire bouffer. Il avait dû se croire dans une arène romaine, n'importe quoi. L'autre il jouait au dur avec sa casquette Dolce & Gabbana mais ça se voyait qu'il chiait dans son froc. Moi j'étais fascinée, j'ai regardé et j'ai attendu. Si on devait y passer, en un sens tant-mieux, j'espérais que ça serait plus efficace que les protecteurs gastriques. Mais j'avais envie de voir d'abord, les voir, eux, les chevaux.

J'avais déjà vu des chevaux en vrai, au cirque et aussi la Garde Républicaine dans le Bois de Vincennes. Mais là c'était pas pareil : ils étaient tout nus. Pas de cavalier, pas de selle ; sans plumeaux ni paillettes. Comme des animaux sauvages dans la nature. Tellement beau !

Tu te souviens ? Dans ton œil, là, est-ce qu'il y a ce souvenir ? Vous étiez quatre ce jour-là dans le manège avec nous. Il y avait la jument blanche, celle qui plaque les oreilles dès qu'elle croise un autre cheval ; le petit poney gris qui

s'enfuit de tous les enclos mais attend à chaque fois de l'autre côté de la barrière qu'on l'y remette ; le papy Mérens, cheval de trait des Pyrénées – mais tout ce que je sais sur eux, je l'ai appris après. Et toi, tout fauve, mélange d'Arabe et d'Islandais.

Les métissages chez les chevaux c'est pire qu'en banlieue, les éleveurs font le grand écart sur la planète sans se soucier des problèmes d'intégration. Tu étais digne et fier. La queue en panache, tu trottais autour de la piste. Les autres lambinaient en reniflant les crottins au sol. Tu parles de fauves !

Roselyne nous a dit de fermer les yeux. J'ai eu un peu la trouille. Le gars en survet' il gémissait. Elle nous a dit de respirer pour nous calmer, de penser à rien. Moi, je t'avais déjà dans le cœur. Autour de nous, vous marchiez, courriez, renifliez. Les yeux fermés j'entendais tous les bruits démultipliés. C'est une expérience de malade. Des sons mates tout proches. Des souffles plus éloignés. D'un coup je me foutais de tout, vraiment de tout : pas avoir mes règles, être grosse et sans famille.

Je pouvais mourir sous les sabots d'un de ces chevaux. Qu'est-ce que ça pouvait faire, ma vie ne valait pas plus qu'un crottin de cheval – et encore, un crottin c'est utile, ça fertilise la terre (ça aussi je l'ai appris après) alors que moi une fois morte je finirai dans un caveau en béton, c'est nul, je vais rien fertiliser du tout.

J'ai joué le jeu de Roselyne, j'ai fermé les yeux pour de vrai, sans tricher, sans chercher à regarder entre mes cils. De toute façon je te voyais à l'intérieur de mes paupières closes. Tu galopais sur la plage, tu te roulais dans l'herbe, tu sautais des haies d'arbustes, tu faisais des trucs fous. Je sais pas d'où me venaient toutes ces images, je m'étais jamais intéressée aux chevaux avant.

Tu voyais mes images toi aussi ? J'aimerais bien savoir.

Ensuite je t'ai imaginé t'arrêter, regarder autour de toi et me fixer, moi. Je te voyais marcher et poser ton nez sur mon épaule.

Il n'y a que toi qui peut me croire, quand Roselyne nous a dit d'ouvrir les yeux lentement, tu étais arrêté derrière moi et j'ai senti ton souffle chaud dans mon cou.

Le petit poney gris il était collé au dur à casquette D&G et il a crotté sur ses

Nike. C'est tout, le survet' n'a eu personne, il devait être trop stressé. De toute façon les gars ont demandé à partir.

\*\*\*

Ortolan m'avait choisie. Le plus beau des animaux avec la plus moche des filles. Jusque-là, j'avais repoussé tout le monde. Personne ne s'était approché aussi près de ma peau. Il était derrière moi dans le manège, son souffle hérissait les fins cheveux de ma nuque et le duvet de mes épaules se dressait comme une armée au garde-à-vous.

Debout à la porte du manège, Roselyne parlait, je voyais ses lèvres bouger mais je n'entendais rien, elle était comme muette. La présence du cheval avait posé une cloche sur lui et moi. Nous étions isolés du monde.

Soudain son souffle devint celui de maman.

Maman avait cette étrange habitude de souffler. Sur mes piqûres de moustiques ou mes écorchures pour me soulager, dans la laine de mon pull pour me réchauffer en hiver, dans les cheveux de bébé à la racine de mon front pour me rafraîchir en été. Maman soufflait. Je n'y avais pas pensé depuis longtemps, c'est normal en fait, personne ne vous souffle dessus dans la vie.

« Je chasse le bobo qui brûle, disait-elle. Un, deux, trois... Il est parti ? » Je disais oui pour lui faire plaisir ou non si je voulais qu'elle recommence. Et elle recommençait, maman. Le soir, pour m'endormir, elle soufflait dans ma nuque entre les couplets de la berceuse qu'elle fredonnait. J'aimais imaginer l'air qui glissait sur ma peau et pénétrait dans l'encolure de ma chemise de nuit, je sentais les grains de chair de poule se former sous son haleine. « Souffle encore maman, chante encore, maman. » Je me retenais de m'endormir.

Maman a cessé de venir me bercer quand elle a dû rester couchée pour ne pas perdre le bébé. C'est moi qui allais dans son lit. J'escaladais les montants en métal qui à sept ans me paraissaient vertigineux. Malgré ses protestations amusées, j'enjambais son ventre de plus en plus gros, et je me lovais contre elle pour qu'elle me lise des livres. Maman s'était mise à lire beaucoup. Contrairement à papa qui

n'a jamais ouvert qu'Auto-Moto, maman lisait des romans.

« Tu sais quoi Barbara ? En fait je suis bien contente que ta petite sœur m'oblige à rester au lit. Je préfère lire que d'aller au salon de coiffure. » C'était une vraie confidence parce que ça, elle ne pouvait pas le dire à papa. Je devais garder le secret. Notre voisine était une vieille dame bénévole à la médiathèque. Quand elle a su que maman risquait de perdre le bébé si elle se levait, elle a apporté un carton de livres pour elle – et quelques-uns pour moi aussi. On a caché le carton sous le lit et j'étais responsable de le tirer pour piocher dedans, puis de le repousser loin dessous entre les moutons de poussière. J'adorais notre secret, j'adorais aller lire dans le lit de maman. Je ne sais plus ce qu'elle lisait, elle, mais moi je me suis émerveillée en écoutant les Contes de la Rue Broca et James et la grosse pêche. On riait, je revois le sourire de maman, sa peau lisse qui faisait des plis autour de sa bouche quand ses lèvres charnues s'étiraient jusqu'à ses oreilles.

Les seuls moments heureux de ma vie.

Un soir une énorme dispute a éclaté. Papa était rentré plus tôt du garage et nous a surprises avec plein de bouquins étalés sur le lit. Tout en essuyant le cambouis de ses doigts avec un torchon, il a gueulé : « Regardez-moi ça ! Y'en a qui triment et elles, elles jouent les intellos ! » Il se curait les ongles avec un coin du torchon et ça m'écœurait. Maman a eut une voix toute fluette. « Tu sais Pat, j'ai réfléchi, je crois qu'après la naissance du bébé je vais reprendre des études, pourquoi pas passer le bac, j'aimerais... »

Je n'ai jamais su ce qu'elle aurait aimé parce qu'il l'a giflée avec le torchon. Ensuite il a décrété qu'on allait regarder la télé comme tout le monde et que ça suffisait ses conneries de livres qui lui mettaient des idées tordues dans la tête. Je sais plus si on a continué en cachette, je crois que non, on avait peur.

Un dimanche d'avril, papa tondait la pelouse avec son tracteur auto-porté et je suis allée faire la sieste près de maman. Elle avait dû souffler dans mon cou pour que je dorme aussi profondément. À mon réveil elle n'était plus là. Le tracteur abandonné au milieu de la pelouse séparait le jardin en deux : herbe rase d'un côté, herbes folles de l'autre. J'étais seule. On ne m'avait pas réveillée. On m'avait laissée là. J'ai attendu assise sur le lit et j'ai vu le sang. J'avais peur mais je ne savais pas si j'avais le droit de bouger, j'ai même essayé de me rendormir.

Puis la vieille voisine est venue et m'a emmenée chez elle. Quand elle a apporté le plateau avec le thé et les biscuits bretons que j'aimais bien, le téléphone a sonné. On n'a pas mangé les biscuits.

Le souffle de maman s'était envolé, avec la petite sœur qui s'était coincée dans le col en provoquant une hémorragie. Elle a de la chance la petite sœur de rester dans le ventre, elle a de la chance d'être partie avec maman. Peut-être que là où elles sont elles rient en lisant les Contes de la Rue Broca.

Après toutes ces pensées je suis revenue au milieu du manège avec Roselyne qui parlait toujours comme dans un film muet et Ortolan qui respirait paisiblement dans ma nuque. Je suis restée vivre au centre.

\*\*\*\*

Dans la vieille bâtisse de pierres, la cuisine de Roselyne est en même temps la salle commune, le coin repas et son bureau. Quand elle n'est pas avec les animaux de sa ferme rééducative, on peut la trouver là. Elle vit pour ainsi dire dans sa cuisine.

Je voulais savoir si elle s'était douté que j'avais emmené Ortolan sur l'ancienne voie ferrée et que ça s'était mal passé, si elle l'avait vu revenir seul la selle tournée sous le ventre et les rênes arrachées. Je me suis glissée dans l'arrière cour. Entre les vieux bidons, un cadavre de brouette et les vélos rouillés, je me suis hissée sur le tas de bois pour observer la cuisine de Roselyne par la lucarne entrouverte.

Elle faisait les cent pas, le téléphone collé à l'oreille. Visiblement, elle était énervée. Roselyne est mince et sèche comme une feuille d'automne. Mais son regard est chaud. Elle porte toujours des jeans de couleur, rouge ou jaune. Délavés, les tissus si élimés, ils se ressemblent tous. Quand-même on sent qu'ils sont confortables.

Quel âge elle a ? Au moins soixante. Sa peau est ridée et son nez busqué se plisse par saccades pour remonter ses lunettes. Roselyne me tourne le dos mais je me baisse quand-même car la lucarne est tout près de sa grande table en bois.

« Allô ? Je cherche Josiane Pradert. » Mince, ma tuteure. « Ah ! Josiane, enfin je t'ai ! Oui, c'est au sujet de Barbara, as-tu appris la nouvelle ? »

Aïe ! Elle va lui parler d'Ortolan, elle sait, c'est sûr, et je vais me faire renvoyer. C'est fichu. J'avais enfin quelque chose à moi dans ma vie, un ami.

La bûche sur laquelle j'étais perchée roule sous mon pied, je me tord la cheville et mon corps pataud s'effondre dans les rondins. Je suis grotesque, le cul enfoncé dans un trou, j'arrive pas à m'extirper. Et j'ai fait un boucan d'enfer en tombant, une bûche a ricoché dans la brouette, elle a forcément entendu. Ma cheville me lance mais il faut absolument que j'arrive à me relever et que j'aille empêcher Roselyne de raconter ma connerie d'hier à Mme Pradert.

Elle est pas méchante Josiane, elle a des pulls en laine angora rose vif et des lunettes en forme de papillons. Mais elle est d'un autre monde et puis c'est elle qui prend toutes les décisions pour moi : baguette magique ou flèche en plein cœur. Là c'est sur, la flèche va pas me rater.

Me faire renvoyer de la ferme, quitter Ortolan, retourner dans un foyer en béton et formica. Autant crever tout de suite, là, dans mon tas de bois, comme l'escargot qui était coincé dans le verseur de l'arrosoir l'autre jour. Mort idiot, mort quand-même.

La voix de Roselyne se rapproche et le mot « prison » fuse au-dessus de ma tête. « Attends, les chats font du raffut dehors je t'entends mal... » puis la lucarne se referme et étouffe ses paroles.

La prison ? Elles feraient pas ça ! La taule c'est pour les dealers, moi j'ai juste fait une balade à cheval. Ok les douze pages de règlement que j'ai signées en arrivant ici étaient flippantes. Pas le droit de cela, interdit de ceci, sanctions en cas d'infractions. Je me souviens plus si ça parlait de prison. Ils en sont bien capable après tout, j'en ai marre de ces institutions de merde, ils disent qu'ils sont là pour m'aider et ça finit toujours par se retourner contre moi.

J'essaye de m'agripper au muret face à moi mais mon gros bide m'empêche de me plier en deux. Marre de ce corps aussi. « Mon p'tit phoque », disait papa. Ça l'empêchait pas de me peloter et même pire, le salaud. Pense pas à ça Barbara, j'me suis dit, faut que tu stoppes cette conversation téléphonique pour qu'on te sépare pas d'Ortolan.

Ortolan, son nez, rien n'est plus doux que la petite partie entre ses naseaux, c'est velouté comme une pêche. J'aime tellement sa démarche chaloupée, légère et élégante. Tout le contraire de moi. Mais c'est mon ami. Il marche à côté de moi dans le manège maintenant, sans que j'ai besoin de longe, il me suit.

Penser à lui me donne des forces, alors je me plie en deux, mon souffle se coupe, j'étire mes bras, mes épaules et hop! je saisis le muret. Que ce corps est lourd ! Enfin je me relève, sur un pied.

Je me précipite à cloche-pied, contourne la maison et déboule dans la cuisine en criant : « Ne m'envoyez pas en prison ! Ne m'envoyez pas en prison ! »

Roselyne me regarde, ses yeux sont énormes derrière les carreaux de ses lunettes. « De quoi tu parles ? Assieds-toi, tu veux un jus ? »

Elle me verse de l'orangeade. Un grand verre que j'avale d'une traite. Je décolle mes cuisses du banc pour qu'elles paraissent moins grosses. Ma cheville est gonflée dans ma chaussette. J'espère que Roselyne va la remarquer.

Roselyne me dit que je suis grande, presque adulte, qu'elle ne voulait pas me cacher des choses avant mais qu'il y avait des décisions de justice. « Ton père vient enfin d'être reconnu coupable des sévices sur toi. Tu n'auras plus à aller raconter au juge ce qu'il te faisait. Il reste en prison bien-sûr, mais ce qui change c'est qu'il n'a plus aucun droit sur toi... ni sur ta sœur. »

Bam ! Ça cogne dans ma tête. Roselyne se tait et ses mots résonnent dans mon crâne. Ta sœur. Ma sœur. La petite qui a tué maman. Ça cogne mais pas tant que ça, parce qu'en fait je le savais, enfin non, mais c'est comme si je savais qu'on me l'avait caché. Ça cogne pas tant que ça parce que je me dis que maman n'est pas partie avec la petite sœur au final, elle ne l'a pas préférée à moi. La petite sœur a été abandonnée elle aussi. C'est égoïste d'être un peu heureuse de ça. J'ai demandé à Roselyne comment elle s'appelle.

Roselyne s'est assise sur le banc à califourchon à côté de moi et m'a donné un kleenex. Elle a descotché le paquet pour moi et en me le tendant, elle m'a caressé la main. La sienne est anguleuse, sa peau est fine et tâchée. La mienne est ronde comme un pain au lait. J'ai attrapé sa main et je n'arrivais plus à la lâcher. Moi qui ne touche personne et ne me laisse toucher par personne, je me suis blottie dans ses bras et j'ai laissé couler tout un océan de larmes. Ça coulait, ça coulait et Roselyne

caressait mes cheveux en me parlant.

« Clara. Elle a huit ans. Elle est au foyer de Gennevilliers depuis sa naissance. Ton père s'opposait à l'adoption. Il a gâché sa chance d'avoir une famille. Maintenant, comme toi quand on t'a retirée à lui à onze ans, elle est trop grande pour être adoptée. Elle va peut-être venir ici. Qu'en dis-tu ?

J'ai pas répondu. J'ai pleuré encore un moment.

« Je vais voir Ortolan.

– Et ta cheville ? »

Dehors, tout était plus clair, plus bleu, plus vert. J'étais comme une myope à qui on donne enfin une paire de lunettes. Au bout du chemin, Ortolan était à l'entrée de son pré et quand il m'a vue, il a henni.

\*\*\*\*\*

Treize kilos de moins, trois ans de plus et un bac en poche. Clara n'aime pas les chevaux et vit à la yourte avec Coralie et Yvan, le fils de Roselyne.

Je pensais qu'on allait être proches toutes les deux mais pas du tout. À part nos yeux qui sont du même bleu gris, sinon on est des étrangères.

Une fois, une seule fois, peu de temps après son arrivée, on a parlé de maman.

« Tu avais mon âge quand elle est morte ? »

Elle m'a demandé ça de but en blanc.

« Euh, oui, huit ans, ton âge.

– Tu as de la chance, tu as eu une maman pendant toute ma vie. »

C'est tout. Après, j'ai évité le sujet et elle ne l'a plus abordé non plus. Clara n'est pas vraiment enfant. Moi je croyais qu'une petite sœur c'était comme une poupée et que j'allais devoir la consoler et lui faire ses tresses. Mais elle ne m'a jamais rien demandé.

Maigre, elle apprend des tonnes de choses. Elle aime les listes, elle apprend par cœur plein de trucs assez inutiles comme les départements avec leurs

préfectures, les verbes irréguliers, les présidents de la République. Des choses utiles aussi, comme les plantes compagnes pour aider Yvan au potager. Clara a trouvé sa place avec eux.

Moi, avec Roselyne, j'ai du fumier jusqu'aux genoux, je trimballe d'énormes fourchées de foin et je panse les chevaux. À l'écurie, comme pendant les temps de classe avec Coralie, il paraît que je ménage pas ma peine. Quand j'ai été admise en prépa, les yeux de Roselyne étaient immenses et brillants. C'était presque plus important pour elle que pour moi, enfin je veux dire c'est important pour moi d'être prise en prépa, mais peut-être encore plus d'être celle qui fait briller ses yeux. Là, dans son œil à elle, j'ai vraiment senti que j'avais perdu mes treize kilos, maintenant je suis légère.

Pour m'aider avec mon régime et pour me faire plaisir parce que je ralais tout le temps que c'était trop horrible, Roselyne a arrêté de gaver les canards et les oies. À la ferme maintenant c'est un élevage sans foies atrophiés, on vend des magrets et des confits bios. Ça pue beaucoup moins parce que les canards sont moins nombreux et qu'ils se promènent dans le parc plutôt que d'être accrochés à leur tuyau de gavage. Moi aussi je passe moins de temps à manger. On se le dit pas mais c'est notre victoire à toutes les deux.

C'est mon dernier été à la ferme. En septembre je pars en prépa pour entrer à l'école vétérinaire de Toulouse. Je reviendrai tous les weekend pour la balade hebdomadaire d'Ortolan. Il a dix-huit ans et sans activité il va vieillir très vite.

Et puis, trotter le long des champs, galoper dans la forêt, on adore ça. On se baigne dans le lac, on se repose dans les sous-bois : je dors, il broute. De temps en temps je l'emmène sur l'ancienne voie ferrée, je mets pied à terre et je marche, devant lui, juste pour sentir son souffle dans mon cou.

La vie va avancer comme ça.

Mathilde Colo

Juillet 2019